

La dérision politique en liberté à Lomé

EN septembre 1981, est paru dans le n° 3 de cette revue mon article intitulé « Jeu de mots, jeu de vilains. Lexique de la dérision politique au Togo » (pp. 55-71). En revisitant cette dérision dix ans plus tard, mon objectif est de repérer les évolutions que le temps lui a imprimées et de voir comment elle a été travaillée par la toute récente conquête du droit à la parole qui a déjà donné naissance à plus d'une vingtaine de titres de journaux privés (1).

Permanences et ruptures dans la dérision

Ce qui frappe, c'est la permanence des thématiques. Le pouvoir Eyadéma est toujours affublé d'une grosse hie agitée qui assomme ou défonce les nubiles. Comme hier, le pouvoir est toujours représenté par le gorille, animal à l'intelligence assez primaire pour faire la distinction entre le bien public et le bien privé et qu'on a érigé comme totem de celui qu'on n'appelle plus le « Timonier national ». Comme il y a dix ans, le régime Eyadéma nimbé d'un halo de pet est aspergé de fèces. Et comme hier, on a fait de « la politique abdominale » (M. Cahen) et de « l'économie libidinale » (J.-F. Bayart) les sports favoris du pouvoir. Ainsi, retrouve-t-on les grands thèmes de la sexualisation, de la fécalisation, de l'animalisation, ainsi que de la corruption du système Eyadéma qui dominaient la dérision il y a une décennie.

Produite dans une situation autoritaire et répressive, la dérision ancienne était profondément marquée par la culture du silence et de la peur érigée en culture politique. Elle était réduite :

1°) A un langage chuchoté sur les tribunes intimes, comme les cercles de parents et d'amis sûrs ;

2°) à un langage codé en public et destiné dans ce cas aux initiés munis de décodeurs appropriés ; et enfin

3°) à un langage cloisonné qui adoptait la stratégie de guérilla, agissant en petits commandos bien organisés et efficaces dans la déstabilisation symbolique du pouvoir du fait même de leur extrême polyvalence ou mobilité sémantique.

Depuis la révolution du 5 octobre 1990 marquée par les premières manifestations démocratiques contre Eyadéma, les Togolais, longtemps pris pour des veaux aimant « vachement » leur « *Taureau national* », semblent avoir bouffé désormais du lion (2). Ils n'hésitent plus, toute peur bue, à descendre dans

(1) Parmi eux, l'hebdomadaire satirique et humoristique *La Parole* qui tire à plus de 18 000 exemplaires vendus comme des petits pains.

(2) « *Taureau national* », sobriquet sexualisé, semble remplacer le « *Timonier national* » dans les conversations.

l'arène politique pour affronter, les mains nues, au corps à corps, le matamore et sa soldatesque (3). Le bâillon arraché de la bouche, la langue (la parole) des Togolais claque comme une lanière au cirque sur le sexe, les fèces et la bestialité induite au pouvoir d'« *Ali Baba* » et de sa « *bande de voleurs et de pillards* » dont les graffiti et les tracts instruisent le procès. Si l'on remarque la permanence des grandes thématiques de la dérision de l'impuissance, toutefois celles-ci sont aujourd'hui retravaillées de telle sorte que les polyvalences qui atténuaient leur venin sont totalement levées : la dérision de la puissance, la nouvelle, est plus virulente que l'ancienne.

Elle « lave plus blanc » (pour emprunter à Coluche une de ses célèbres expressions) en ce sens qu'elle s'inscrit dans un champ politique ouvertement contestataire qui ne justifie plus les sinuosités discursives qui caractérisaient l'ancienne dérision élaborée à l'époque de Cro-Magnon, de la Peur et du Silence. Elle bénéficie du support de l'écriture (presse, tracts et graffiti, caricature, etc.) qui lui assure une large diffusion et une pérennité que n'avait pas la dérision de l'impuissance limitée en grande partie à l'oralité.

Par ailleurs, avec les « procédures de décompression autoritaire » (4) que connaît aussi le Togo, le rayon des agents producteurs et diffuseurs de cette dérision s'est élargi embrassant dans un grand baiser d'amour les revendeuses du GML (Grand marché de Lomé), souteneuses indégonflables

du pouvoir militaro-viril, rentrées en dissidence déclarée depuis qu'elles ont été pilonnées le 15 mars 1991 par sa soldatesque qui ne voulait rien entendre de leur revendication de libérer leurs rejetons embastillés. Pour mesurer le chemin parcouru, il faut savoir que sous la culture du silence, en septembre 1985 par exemple, ces mêmes matrones n'hésitaient pas à descendre dans la rue pour réclamer la peine capitale contre leurs rejetons distributeurs de tracts ! Aujourd'hui, le GML est devenu comme une tribune politique où l'on vend des histoires drôles à la criée, où l'on négocie des calembours à la corbeille, où l'on troque des informations contre des rumeurs et vice versa. Le « Surépoux » galonné a perdu décidément tout son lustre (5) !

Au commencement de la dérision était le verbe, omniprésent dans l'ancienne dérision. Et le verbe s'est fait écrit dans la nouvelle. Mais l'écrit n'a pas détruit le verbe. Tous deux cohabitent — et avec eux la gestualité qu'il ne faut pas ignorer —, et participent à décompresser l'autoritarisme du pouvoir, à débander ce pouvoir militaro-viril archibandé depuis la nuit d'alcôve sanglante du 13 janvier 1963 où périt le premier Président du Togo.

Bouche bée à Bè et ailleurs

Dans le bouillonnement du verbe et de l'écrit qui caractérise la nouvelle donne politique au Togo, nous allons ensemble, main dans la

(3) Selon des chiffres officieux, depuis le 5 octobre, on dénombrerait plusieurs dizaines de morts et au moins un millier de blessés.

(4) J.F. Bayart, pp. 11-12 de ce numéro.

(5) Eyadéma était « Miasrowosro », c'est-à-dire le Mari de nos épouses. Cf. *La Parole*, 16, 29 mai 1991, p. 9

main, parcourir les rues de Lomé à la recherche :

— *De l'inventivité langagière de la nouvelle dérision*

Le quartier populaire de Bè à l'Est de Lomé est le symbole et le porte-drapeau de l'exigence démocratique. Et ce n'est pas un hasard si les « *militarés si vils* » ou les « *militarés* » tout court y ont perpétré le massacre du 11 avril 1991 qui a défrayé la chronique. A Bè, en effet, on demeure bouche bée devant la « *pyrocratie* », formée de bandes de jeunes pour la plupart désœuvrés et peu scolarisés qui, dotés d'une organisation minimale, sont à la pointe du combat contre la dictature Eyadéma. Ces « *pyrocra-tes* », à l'occasion pyromanes et casseurs sont prêts à tous, au risque de leur vie, pour faire triompher le processus démocratique. Ils sont seigneurs dans leur quartier rebaptisé désormais « *Soweto* » (tout un symbole !), tandis que Kodjoviakopé, à l'autre bout occidental de la capitale, un autre point chaud de la revendication, brandit avec fierté sa nouvelle appellation contrôlée de « *Katanga* ». Certains se sont même donnés des noms de guerre comme « *Charles Taylor* » (6). Avec des noms de guerre aussi percutants, comment ne pas mettre en déroute l'armée de « *nullards du Sergent-Chef généralisé* » Eyadéma qui, à la tombée de la nuit, n'ose plus s'aventurer dans ces zones. A partir de 18 heures, ce sont ces jeunes « *pyrocra-tes* » qui règlent la circulation à Bè. Entre Katanga et Soweto, « *Foti-Chiotte* » est prise en étau (7).

(6) Lire le reportage de A. Gaye et M.L. Ewané, « Togo : sous le feu de la démocratie », *Jeune Afrique économie*, 143, mai 1991, pp. 130-137.

(7) Hier enfoui dans la gorge, le Foti est

En étau entre des graffiti perfides (casse-tête pour le maire, le préfet et le ministre de l'Intérieur mobilisés à les faire nettoyer) et des tracts indociles qui recensent qui les nombreux assassinats et disparitions de l'ogre pour lesquels on réclame un juste châtement, qui ses détournements des deniers publics, qui ses exploits sexuels, qui sa nullité intellectuelle. Si aucun de ses ministres ou proches collaborateurs n'est épargné, c'est par contre Eyadéma qui tient la vedette au hit-parade du crime, du vice et de la violence.

— *De la médiocrité du « Meilleur de nous tous »*

Elles abondent, les histoires drôles qui épinglent la nullité de celui que les aèdes ont proclamé de royauté divine. Des meilleures alimentent les conversations en ville au nez et à la barbe des services de renseignements dont certains agents apportent leurs contributions. Relevons quelques belles :

— Quand Atlanta lui décerne le titre de docteur honoris causa, Eyadéma ne comprend rien à rien et va demander comment les Américains ont su qu'il est natif de la Kozah. En guise de compliment à Andrew Young, maire de la ville, il déclare : « Votre CIA a tapé très fort (8) ».

— Au moment du toast avec Mao, celui-ci lève son verre en l'honneur de son hôte de marque en disant : « Tchîn, tchîn. » Egal à lui même, le président togolais répond tout fierot : « Togo, togo. »

— Notre surdoué de Président, en colère noire, vraiment toute noire de savoir que son garde du

maintenant crié, complété par Chiotte. Sur sa signification, lire : C.M. Toulabor, « Jeu de mots... », art. cit., p. 67.

(8) La Kozah est la préfecture d'origine d'Eyadéma.

corps préféré a grillé une année au CPI le tance en disant : « Fainéant, moi j'ai fait trois ans (9). »

— Au Musée de l'Homme à Paris sont mis aux enchères les cerveaux d'Eyadéma et d'Einstein. Curieusement, le premier coûte plus cher que le second. Explication : le cerveau d'Eyadéma n'a jamais servi (10) ! etc.

— Les graffiti, eux, ne font pas dans la dentelle langagière aussi subtile. Ainsi courent les murs : Eyadéma = nul, Eyadéma sans diplôme, Eyadéma = CPI, Eyadéma = cuisinier de Kérékou, etc. (11).

Cette nullité intellectuelle se double de la médiocrité physique correspondante que les caricaturistes de la presse privée croquent à longueur de colonnes. D'ailleurs, le « *Christ noir de Piya* » ne nous pardonnerait pas si on dissimulait sous le boisseau cette vérité tout évangélique : le président togolais n'est pas un bel homme à envier avec son teint négrissime, ses oreilles et narines perforées, ses balafres arabesques, sa démarche clopinante. On ajoute même que ses lèvres épaisses auraient souffert quelques perforations théoriquement destinées à recevoir des cadenas selon les canons de l'esthétique kabyê. En abandonnant son prénom chrétien pour celui de Gnassingbé plus authentique, il ignorait que les Togolais allaient jongler avec ce dernier pour en extraire le produit fini de « *Grand singe* ». Comme si le Grand timonier national était pourchassé par le Destin, la ruse linguistique chez des Evé fera se confondre « *kablê* » (nom évé de

l'ethnie présidentielle) et « *kabli* » (nom évé du gorille, érigé en animal totémique du pouvoir Eyadéma). Sous le règne du silence, ces vilains jeux de mots qui envahissent maintenant l'espace de la liberté étaient « hermétiquement interdits », selon l'expression « frantogolaise » consacrée. Et lors de la célébration de la fête de l'indépendance (27 avril 1991), on a vu de petites gens se déguiser en « *King Kong* » déambuler dans les rues de la capitale sous le regard amusé des badauds et imitant les gestes tudesques du chef de l'Etat.

— Des calembours comme vous aimez

Les Togolais, longtemps écrasés sous les marteaux-pilons des calembredaines, sont en train de prendre goût aux calembours. Ainsi, Eyadéma doit méditer sur ses couches avec son frère jumeau « *Eyadé-mom* » ou son Pygmalion « *Eyadé-mosidaïque* », ce « *Pater monstrus* » trinitaire qui coagule en lui les attributs mystiques d'Eyadéma, du Démon et du Sida (12). S'ils ont l'haleine fraîche, il peut toujours compter sur un autre « *chien fidèle* », son « *mine-sinistre de la Défonce, Satanalikplimi* » (« Satan est avec nous ») de son vrai nom Mawulikplimi (« Dieu est avec nous »). A moins que, insatisfait, il préfère se taper la chair de « *Chat-Lime* », son ancien ministre de l'Education Tchallim, que des étudiants en colère ont failli brûler vif le 6 mai 1991. Ou alors, c'est carrément « *Chair-Humaine* » qu'il a envie de

(9) *La Parole*, 17, 5 juin 1991, p. 8.

(10) *La Parole*, 13, 8 mai 1991, p. 9.

(11) Il avait plutôt été le cuisinier-jardinier du général dahoméen (béninois) Soglo qui l'avait renvoyé pour le vol d'une

papaye au début des années soixante. Rentré au pays, il commet son meurtre d'or du 13 janvier 1963.

(12) On peut trouver ces calembours dans *La Parole*, 16, 29 mai 1991, p. 5.

déguster, ce mets appelé en évé Améla (littéralement : chair humaine) qui vient de remplacer Tchallim seulement humilié par les étudiants et non rôti comme prévu. Mais Améla, cette « *Ame lasse* » ou « *Ame lassante* », ministre fantasque avec sa kyrielle de noms (Janvier Hilla Lobé Amélavi Amela) se voit attribuer la traduction « calembourinée » suivante : « *Gens-vieux Hilare Lobé Petite-Chair-Humaine.* » Tous les « *barons-larons* », anciens ou nouveaux, du régime passent désormais sous les fourches caudines de la dérision. Mgr Dosseh, qui n'est pas oublié, se trouve en bonne compagnie avec les Laclé, les « *Genoux* » (Eklo), etc.

— *Des utérus en révolte*

Jusqu'à très récemment, le régime Eyadéma a connu une grande réussite dans l'économie libidinale, aussi florissante au Togo que le commerce de revendeuses de tissus, les nana-benz. Et voici que brusquement, piqués dans le vif par on ne sait quel dard, tous ces utérus généreux se sont mis à piaffer et à se cabrer contre l'Hyperépoux. Lorsque la soldatesque d'Eyadéma leur est rentrée dedans sans ménagement, tout le monde a compris que le divorce a été définitivement consommé sur la place publique du GML. Le Surépoux envoya sa « *mini-maitresse* » de la Condition féminine, Madame Ahlonkoba Aithnard, apaiser un peu ces écervelées qui la reçurent comme il sied à son rang de « *femme à Eyadéma* » et de « *prostituée* ». Le ton de l'accueil est donné à Madame le ministre qui a très mal pris cette antienne composée en son honneur sur le rythme

dansant du *High life* : « Eyadéma mo na Ahlonkoba » qui veut dire : Eyadéma baisait Ahlonkoba !

Cette chanson est mise en scène sur les murs de Bè où l'on voit Madame le ministre, dans la position appropriée, canonnée par derrière par le phallus présidentiel avec ces mots sur la bouche : « Mon Président, fais doucement. » Et le Président de lui répondre : « Tais-toi. Tu ne sais pas que je suis pressé ! » Faut-il dire que les graffiti ornent les murs de la capitale de pénis surdimensionnés accompagnés de légendes et supposés être les attributs présidentiels ! Pour Madame Aithnard, trop c'est trop, qui alla déposer sa démission de la présidence de l'Union nationale des femmes du Togo ou du Timonier — c'est du pareil au même — qui fut acceptée, mais le chef de l'Etat refusa sa démission du ministère de la Condition féminine. Elle est toujours membre du gouvernement, mais on la dit très affectée et malade. Son mari, un ancien griot du régime à la retraite, se sentant déshonoré, aurait demandé le divorce. Comme la dérision peut faire parfois très mal !

En réalité, la révolte des utérus du Togo contre l'Hyperépoux remonte un peu plus loin. Lorsqu'une religieuse catholique, non contente de refuser le sien au « *Christ noir de Piya* », mais encore alla semer à tout vent ce secret d'alcôve d'Etat. Des étudiants s'emparèrent et de l'utérus religieux et du pénis présidentiel qu'ils distillaient dans la population sous forme de tracts jusqu'au jour où l'énorme main du pouvoir les prit au collet (13). Piègue que Eyadéma a eu l'idée saugrenue de se tendre à lui-même, la Commission nationale des Droits de l'homme se saisit du dossier. Le 5 octobre 1990 a eu lieu

(13) Ces tracts étaient intitulés : « Les méthodes du "boss"/Dossier N° 0. »

le procès qui condamnait les prévenus à des peines maximales de cinq ans : d'où la colère de la foule qui entraîna les premières revendications démocratiques au Togo de la peur et du silence. On connaît la suite. C'est donc l'utérus vierge d'une religieuse qui a accouché de la Révolution démocratique au Togo, et Eyadéma doit s'en prendre aujourd'hui à son membre qui, à force d'agitations incontrôlées, a fini par mettre de fond en comble son complexe militaro-monopartiste patiemment bâti depuis un quart de siècle.

Cette brève visite à travers Lomé qui fait « voice », montre que la dérision s'appuie sur les trois pivots centraux sur lesquels repose le système Eyadéma : la répression (l'armée), la corruption (l'argent) et le sexe (les femmes). Ils inscrivent ce pouvoir dans le champ de la « bestialité » dont il faut se garder d'instruire cependant le procès (14). Avant d'en arriver à une théorisation générale de la dérision, il

importe de travailler un corpus substantiel de ce langage qu'on peut collecter à des sources nationales très diverses afin de procéder à une analyse comparatiste. A cet égard, on lance une bouteille à la mer en direction spécialement des chercheurs et doctorants africains intéressés par ce langage de contestation plus ou moins informel d'autant que le démantèlement des dictatures sur le continent permet, on suppose, son étude à ciel ouvert. On doit se départir maintenant d'une conception trop classique ou académique de la science politique qu'on a tendance à projeter vers les cimes vertigineuses de la noblesse et qui répugne par conséquent à descendre dans la fange humaine. Or, c'est dans la fange qu'anges et démons font leur copulation en choeurs glorieux comme l'ont enseigné les oeuvres de Rabelais où cohabitent sacrement et excrément dans un merveilleux relativisme kantien.

Comi M. Toulabor

(14) A. Mbembe, « Notes (provisoires) sur la post-colonie » *Africa* (à paraître).